

SOUVENIR D'ENFANCE

*C'était un soir d'été d'une fraîcheur sereine,
La nuit, sur le ciel bleu, s'avancait lentement,
J'étais jeune et jouant sur l'herbe dans la plaine
Tout-à-coup j'entendis un léger pépiment
Qu'apportait la brise lointaine.*

*J'arrêtais de jouer, prêtant silencieux
A ces plaintes d'oiseaux, une oreille attentive,
Déjà l'ombre arrivait ; et cependant aux cieux
Se déroulait encore une lueur tardive
Brillant d'un éclat lumineux.*

*J'avancai vers l'endroit où, je croyais entendre,
Dans la mousse des bois, de petits cris plaintifs
Et j'aperçus blottis dans l'herbe douce et tendre,
Près d'un chêne élevé, trois petits fugitifs,
Que dans mes mains je voulais prendre.*

*De leur nid maternel, ces trois faibles oiseaux,
Qu'avait séduit sans doute une riche nature,
Au caressant réplir soufflant dans les rameaux
Avaient ouvert leur aile inhabile et peu sûre
Dans l'espoir de plaisirs nouveaux.*

*Mais la brise trop lourde à leur aile débile,
Sur le sol loin du nid tous trois les fit tomber ;
Et c'est là que je vis leur petit corps fragile
Qu'offensait la fraîcheur, faiblement s'agiter
En s'aidant d'une aile inhabile.*

*Et pour les réchauffer je les pris sur mon sein.
Près de moi tournoyant, j'entendais de leur mère
Les cris désespérés. Tressautant sous ma main,
En petits cris vibrants d'une voix douce et claire,
Ils répondaient avec entrain.*

*J'avais le cœur serré d'une étrange tristesse,
Car ce cri maternel retentissait en moi,
Comme un suprême appel de l'amour en détresse
Demandant pour calmer son trouble et son émoi
L'objet chéri de sa tendresse.*

*J'avais pourtant chez moi voulu les apporter
Pour les faire admirer à toute la famille,
Puis dans un nid bien fait tous trois les douilletter,
Et suspendre leur cage auprès de la charmille
Où les oiseaux venaient chanter.*

*Je sentais comme un poids peser sur ma conscience
En ravissant au nid, à l'amour maternel,
Ces frères oisillons, symboles d'innocence...
— La mère tout-à-coup d'un déchirant appel
Vint me rappeler sa souffrance.*

*Alors sans plus tarder, je marchai vers le nid
Que sur un rameau vert balançait avec grâce
La brise qui déjà nous annonçait la nuit ;
Et là tous dans le nid, je les mis à leur place
Et je m'en retournai sans bruit.*

*Oh ! oui, je m'en souviens, pure était mon ivresse !
Mon âme débordait d'un élan de bonheur !
D'une mère il est doux de calmer la tristesse
Et de rendre un enfant qu'on enlève à son cœur,
Ce cœur infini de tendresse !*

Juliette, 1899.

EMERY DESROCHES.

LE PÈRE LUCIEN

J'étais là, appuyé sur la rampe de la terrasse, regardant avec demi-insouciance les minauderies d'un soleil brûlant sur les flots de notre beau fleuve, lorsque tout à coup, je me sentis tiré par la manche, en même temps qu'un "Bonjour, mon vieux" venait m'étonner par son accent si brusque et sa bonhomie si cordiale !

J'eus à peine le temps de me retourner qu'un bruyant éclat de rire partit de nos deux poitrines : nous nous serrâmes la main avec une telle force que nous sentions nos os se broyer.

— Ah ! ah ! je t'arrive comme un voleur ? hein ! me dit-il enfin en clignotant des yeux et laissant traîner sa voix comme pour m'interroger.

— Mais... à dire vrai... je te croyais à deux cents lieues, mais ces gueux de chars nous ont habitués à de telles surprises, vois-tu ! Vous sautez là-dedans... pouf... pouf... pouf... et bientôt la voix flûtée d'un conducteur vous crie : "Q'bec !! Q'bec !!!—vous n'avez plus qu'à débarquer. Mais maintenant que je te tiens,

ajoutai-je en l'empoignant amicalement par l'épaule, tu seras bien habile si tu m'échappes !

Et j'ai tenu parole, et je l'ai emprisonné chez moi pendant quinze jours.

Ça, c'est un vieil ami à moi, c'est mon inséparable Lucien ! Au collège, je n'ai jamais eu de pensum qu'il ne m'en eût copié la moitié ! mes versions grecques, il les faisait toujours en double ; ce qui n'empêchait cependant pas notre flegmatique professeur de 3ème de nous mettre impertubablement, à lui : "Très bonne copie !" à moi : "Mauvais devoir !" conséquence du fait qu'il était à la tête de la classe et que j'en occupais tout au plus les extrémités caudales.

La seule monnaie qu'il acceptait en échange était... mes poings ! Il était frêle, d'une santé capricieuse, et je me battais pour lui comme un vieux de la vieille. Ces massues que la nature m'a mises au bout des bras m'ont rendu plus d'un bon service dans nos petites querelles collégiales.

Enfin nous nous identifions tellement bien l'un l'autre que les plus malins allaient même jusqu'à dire que nous nous attendions pour cracher !!!

Quoi qu'il en soit, s'était là mon meilleur ami, et je n'ai cessé de boudier contre les sombres barreaux de son monastère depuis le jour où il m'a quitté pour aller cacher sous les plis de la robe de bure les chagrins d'un cœur bien cruellement éprouvé.

Voici les circonstances fatales qui me l'ont ravi. A l'époque dont je vous parle, il pouvait avoir vingt ans. Il était beau, disaient nos amis, autant que moi j'étais laid—ce qui n'est pas peu dire. Ce n'était pas cette beauté féminine qui consiste dans la pâleur du teint et dans le velouté des joues ; non, c'était une beauté bien autrement mâle qui avait sa caractéristique dans un reflet intellectuel qu'on ne pouvait méconnaître (dont il ne pouvait se départir) lorsqu'une fois on l'avait vu. Les grands yeux noirs soutenaient un de ces larges fronts que par un mouvement irrésistible on ne peut s'empêcher d'admirer. Il marchait un peu comme un jeune militaire qui endosse l'uniforme pour la première fois, sa casquette crânement écrasée sur l'oreille.

Les jeunes filles, sur notre passage en revenant des cours, se donnaient des petits coups de coude avec de gros soupirs significatifs !!!

Pendant un certain temps, j'avais cru que j'y étais pour ma quote-part, mais bientôt je m'aperçus que quand j'étais seul, les coudes ne jouaient pas du tout, et les poitrines ne se gonflaient pas le moins du monde, mais lui semblait se soucier fort peu de ces œillades multiples et de ces cajoleries enfantines. L'une d'elles toutefois commençait à captiver son attention. Nous ne la connaissions ni l'un ni l'autre, et tous les matins nous la rencontrions à la même heure et toujours seule.

Quand venait le moment psychologique de se dépasser, elle rougissait, baissait modestement les yeux, et le visage empourpré devenait si beau que Lucien à son tour soupirait !

Il avait fini par savoir son nom et l'étudiait de plus en plus. Sa piété, sa modestie, sa beauté qui n'avait rien de la coquetterie mondaine, sa mise élégante bien que sans aucune recherche, ses traits distingués, tout en cette jeune fille était de nature à frapper l'imagination très active de mon jeune ami.

Je suivis pas à pas la marche de son amour et je m'aperçus bien vite du progrès quotidien qu'il faisait en son cœur.

Un jour, je lisais un auteur quelconque, lorsqu'un vacarme épouvantable se produisit dans l'escalier qui conduisait à ma chambre : une seconde... j'attends... ma porte s'ouvre alors avec une précipitation qui me fit trembler pour ses pentures, et mon Lucien, la figure épanouie, vint s'abattre dans une grande chaise près de moi.

— Qu'y a-t-il ? m'écriai-je avec une anxiété rendue plus sensible encore par la mimique de mes yeux transformés en deux points d'interrogation.

— Je lui ai parlé !—et il battait des mains.

— A qui ?

— A elle !

— Mais à qui, elle ?

— A Juliette, mon cher, à Juliette !—c'était son nom.

Puis comme un tonneau subitement renversé, il m'inonda d'un flot de paroles accompagnées d'une gestulation des plus comiques.

— Imagine-toi, ce matin... ah ! mon cher, quand j'y pense... j'étais à la bibliothèque... deux jeunes filles sont passées près de moi ; l'une disait à l'autre : "Prends donc Graziella ?—Oui, prends-le donc, pensai-je en moi-même et en même temps j'étais méchamment le titre de mon livre où brillaient en grosses lettres : GRAZIELLA, puis un peu plus bas : LAMARTINE.—Je regardai du coin de l'œil l'effet de ma petite malice... deux grands yeux me couvraient du regard, c'étaient ceux de Juliette !!! Mon cher, comprends-tu ça, je me levai comme nu par un ressort, fis un pas vers elle, le livre me tomba des mains, je le ramassai avec gaucherie, balbutiai quelques mots, j'entendis : "Monsieur est bien trop bon," et cinq doigts roses repoussaient mon livre. Je ne me rappelle plus rien, sinon que mon cœur battait bien fort, et que je vie sa petite taille s'éloigner avec un délicieux balancement, et une lourde porte se refermer sur elle. Je constatai alors que je n'avais plus de livre.

Une semaine après, je vis Lucien qui sortait de la bibliothèque. Dès qu'il m'aperçut, il me montra le livre qu'il tenait en main—c'était Graziella—l'ouvrit au milieu et j'y lus ce laconique billet ;

A Monsieur Lucien, etc., etc., etc.,

Merci ! Merci ! Merci !

Signé : JULIETTE.

Le soir même de ce jour, mon ami s'était présenté chez elle. Alors commença cette idylle dont je fus le discret spectateur.

Trois ans durant, je vis s'épanouir au soleil d'un amour sans cesse croissant tout ce que l'intelligence a de la délicatesse de la rose, et tout ce que l'âme a de la blancheur du lys.

Quand je les voyais passer sous ma fenêtre, je me penchais pour les contempler et mes pensées les accompagnaient bien longtemps après que mes yeux en fussent empêchés par le détour du coin.

Malheureusement, hélas ! il est bien trop vrai que les grandes joies sont le prélude souvent des grandes peines. Dieu, dans ses desseins, a des coups terribles qui dépassent en sagesse la volée de l'intelligence humaine.

Elle mourut enveloppée du nuage de ses plus beaux rêves.

Quand j'appris l'horrible nouvelle, j'accourus pour calmer le désespoir de mon ami. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en lui voyant l'œil sec et le sourire aux lèvres ! Mon étonnement dut se manifester par une moue dédaigneuse, car il s'approcha de moi, me passa le bras autour du cou et me dit d'une voix tremblante d'émotion : "Mon cher ami, ne sois pas surpris si mes yeux ne pleurent pas, c'est qu'elle a emporté avec son dernier soupir ma promesse d'aller finir la vie dans un cloître : là, je prierai Dieu en paix pour ma chère Juliette que j'ai tant aimée ! c'est toute ma consolation."

Voilà bientôt vingt-trois ans qu'il prie pour elle dans son monastère chéri.

Comprenez-vous maintenant, lecteur, la joie que j'ai dû ressentir l'autre jour sur la terrasse en revoyant mon bon, mon fidèle, mon cher et tendre Lucien ?

E. G.

LÉGENDE

POURQUOI L'ESPAGNE N'AURA JAMAIS UN BON GOUVERNEMENT

Il advint qu'un jour le bon Dieu, lassé d'entendre les peuples se plaindre éternellement, ceux-ci d'une chose, ceux-là d'une autre, et ne sachant, au milieu des lamentations générales, à laquelle entendre, envoya un ange annoncer à son de trompe que chaque nation eût à bien réfléchir à ce qu'elle désirait et à lui envoyer, dans un an, au même jour, chacune un dé-